

hostile — sauf une fois peut-être —*) à ce qui était français ou, et surtout, avantager au détriment de Luxembourgeois de culture française d'éventuels Luxembourgeois de culture allemande.

Je recommande à M. Pückler, s'il veut se renseigner sur les sentiments réels de ceux qu'il accuse de germanophilie, de lire avec quelque attention le *Livre gris* édité en janvier 1919 par notre Gouvernement. Ni Eyschen ni Thorn, « ne lui en déplaît » comme il s'exprime en français dans son texte, n'y font figure de « gagnés à l'idée allemande ». Et pour ce qui est particulièrement de l'ancien ministre d'Etat, de l'ancien chargé d'affaires à Berlin, s'il avait encore vécu et eût été au pouvoir au moment de l'armistice, il aurait été le premier à féliciter avec émotion et reconnaissance nos libérateurs français et à prononcer — non sans trémolos dans la voix — des discours indignés, où il aurait congrûment stigmatisé les violateurs de notre sol, les étrangleurs de notre indépendance. Car, pour « souffrir » Eyschen n'a pas attendu l'époque assignée par le hobereau poméranien. Sa passion commença le premier août 1914, quand il assista à l'écroulement de ses illusions et qu'il dut constater que les traités, dont il avait lui aussi signé une partie, tant à Berlin qu'à la Haye, n'étaient plus que des « chiffons de papier » aux yeux du principal signataire.

*) M. Eyschen n'avait pas accordé son autorisation à la tenue, à Luxembourg, du Congrès International de la Langue française en 1909, prétextant, avec raison sans doute, du mécontentement qu'en éprouverait l'Allemagne. Depuis des renseignements me sont parvenus qui m'inclineraient plutôt à supposer que l'opposition à la tenue de ce congrès dans nos murs, venaient plutôt du côté français, la consigne du Quai d'Orsay se résumant en ces mots : « Pas d'affaires ! » Quoiqu'il en soit le Congrès, officiellement « Congrès d'Arlon », eut une journée « luxembourgeoise » avec grand banquet au Casino sous la présidence de M. Pierre Braun, directeur général de l'Intérieur et de l'Instruction publique, qui prononça un fort beau et fort francophile discours. Le lendemain, une journée « tréviroise » clôtura les fêtes. Ce fut moins drôle. La jeunesse de Trèves nous lança des pierres et nous insulta copieusement. Comme ces injures, bien que parfois en langue française, étaient prononcées avec l'accent que l'on devine, leur sens échappa à la plupart des congressistes, mais non à mon ami Henry Albert, traducteur de Nietzsche, et à moi. . .